

apulée

REVUE DE LITTÉRATURE ET DE RÉFLEXION



#4 Traduire le monde

■ JOSÉPHINE BACON
■ YAHIA BELASKRI ■ THOMAS BERNHARD ■
JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS ■ JEAN CLAUDE
BOLOGNE ■ CLAUDE COUFFON ■ ANANDA DEVI ■
SOULEYMANE BACHIR DIAGNE ■ ABDELKADER DJEMAÏ
■ HÉLÈNE DORION ■ ASLI ERDOĞAN ■ DOMINIQUE
FERNANDEZ ■ LISE GAUVIN ■ BRUNO GRÉGOIRE
■ HUBERT HADDAD ■ OMAR KHAYAM ■ WERNER
LAMBERSY ■ MICHEL LE BRIS ■ YVON LE MEN ■
TIMOUR MUHIDINE ■ HENRI MESCHONNIC ■ LAURE
MORALI ■ PATRICK REUMAUX ■ JEAN ROAUD ■
LEÏLA SEBBAR ■ ABDOURAHMAN A. WABERI ■
AVOT YESHURUN ■ CAROLE ZALBERG...

« Ouvrir la revue Apulée, du nom de cet auteur berbère qui, avec les Métamorphoses, ouvrit au II^e siècle une brèche de liberté aux littératures de l'imaginaire, est toujours un moment magique. » Alexandra Schwartzbrod, *Libération*

« Le titre de ce quatrième numéro, *Traduire le monde*, confirme bien la mission de passeur (...) que son rédacteur en chef, Hubert Haddad, revendique et pratique avec générosité. » Thierry Cécille, *Le Matricule des anges*

« La richesse des textes présentés est à l'image d'un thème aussi inépuisable que nécessaire, tant il est question ici de mémoires et de visions du monde plurielles, donc de liberté. » *Tel Quel*



REVUE

APULÉE #4
TRADUIRE LE MONDE
Editions Zulma,
416 pp., 28 €.

Ouvrir la revue *Apulée*, du nom de cet auteur berbère qui, avec les *Métamorphoses*, ouvrit au II^e siècle une brèche de liberté aux littératures de l'imaginaire, est toujours un moment magique. Quels auteurs, quels textes, quels poèmes, quels voyages, quelles langues va recéler cette nouvelle livraison ? Dans ce quatrième volume, la traduction est à l'honneur, à l'image de cette très belle ode à Pina Baush du poète belge Werner Lambersy, en six langues : « Car qui est-elle / Qui marche ainsi au bord / Du vide / Car qui est-elle / Qui déshabille la

solitude / Du désir / Car qui est-elle / Qui danse ce que nous / L'homme / Et la femme / Avons de plus fragile et / Qui fait fuir... » Ou cet hommage de Jean Rouaud aux lanceurs d'alerte : « Ne nous fatiguons pas de cette fatigue que l'on orchestre délibérément afin de disqualifier les pourfendeurs de scandale. » Ou encore cette déclaration d'amour aux langues de Catherine Pont-Humbert : « Flâneuse de l'archipel monde, j'ai appris la diversité des êtres qui le peuplent et celle des langues qui s'y parlent. / Leur pluralité est bien la condition de l'élargissement du monde. / Les langues produisent une électricité qui me traverse, / Leurs mystères créent une irrépressible attraction. » A piocher et déguster. **A.S.**





L'écrivain préside aux destinées d'«Apulée», une revue annuelle et thématique portée par des romanciers et des poètes d'inspiration nomade, «avec au cœur la passion d'écrire, d'enquêter, de transmettre» et de défendre les droits humains.

Ecrivain connu, reconnu, maintes fois récompensé, et dont la bibliographie compte quelque quatre-vingts livres parus dans tous les domaines de la littérature, Hubert Haddad est de surcroît, depuis plusieurs années, rédacteur en chef de la revue *Apulée*. Remonter à l'origine de ce désir de revue, et prendre connaissance de l'ambition qui le mène, de ses moteurs, est au cœur de cet entretien. Dans lequel il parle aussi de son attachement profond à la poésie, citant Georges Perros : « *La poésie n'est pas obscure parce qu'on ne la comprend pas mais parce qu'on n'en finit pas de la comprendre.* » Elle appartient à ce besoin infini de « traduire le monde », thème de la dernière livraison d'*Apulée*.

On vous connaît romancier, poète, essayiste, critique, mais vous êtes aussi rédacteur en chef d'une revue annuelle de littérature et de réflexion, qui vient de faire paraître son quatrième numéro. Pourquoi diriger une telle entreprise ?

J'ai commencé par les revues. J'ai fondé, à 18 ans, un fanzine d'une belle candeur, et une autre revue plus sérieuse à 20 ans, *Le Point d'être*, où s'engouffrait alors

Télérama'sortie

Pour en profiter, i
suffit d'être abonn
(<https://sorties.tel>)

SUR LE MÊME THÈME

En vers et avec tous

Muriel Bonicel de la librairie Tschann :

"Nos rencontres permettent le passage à une nouvelle génération de poètes et de lecteurs"

mon salaire d'instituteur. J'avais – pour mieux dire, nous avions, Georges-Olivier Châteaureynaud, Raphaël Bassan et moi – une foi neuve pour la poésie, cette mystérieuse inflexion entre les lignes et le dessous des cartes (du langage, de la vie commune). Nous étions des jeunes gens enthousiastes, persuadés que la poésie est le cap de tous les saluts sur cette terre. Magnanimes, des poètes du deuxième et du troisième convois surréalistes nous accompagnaient volontiers, comme Robert Lebel, Michel Fardoulis-Lagrange, Charles Duits, Elie-Charles Flamand, la sculptrice Isabelle Waldberg, mais aussi Jean Laude et Bernard Noël. *Le Point d'être* publiait des inédits d'Antonin Artaud, d'Ezra Pound ou de Stanislas Rodanski...

Rencontre

Abonné François Cheng : "Pourquoi les arbres poussent-ils vers le haut ?"

.....

Pourquoi en créer une nouvelle aujourd'hui ? Quel rêve poursuivez-vous ?

Au meilleur de sa forme, sachant qu'elle est constitutivement à l'origine de l'édition moderne, au moins depuis le XIX^e siècle, la revue réinvente l'essentiel : la liberté de l'écrivain, du poète, de l'artiste comme acteur irréductible dans le champ de la pensée et de la sensibilité – aujourd'hui face à une belle indifférence des médias, aux usages frileux et souvent prudhommesques des décideurs culturels, à une certaine pesanteur consensuelle de l'édition soumise au consumérisme. L'académisme, c'est quand on s'arrête et détourne les yeux. Et puis, nous connaissons plus que jamais l'affaissement des valeurs universelles de partage et de solidarité conquises de haute lutte, l'érosion des sursauts éthiques de l'après-guerre, la montée des nationalismes, du racisme, l'exclusion consentie, la molle trahison des valeurs d'altérité.

Apulée en appellerait au réveil des consciences ? Cette revue serait un lieu où réfléchir le monde ?

Avec *Apulée*, nous rêvons d'une réconciliation en quelque sorte critique à l'endroit d'une faille toujours béante, douloureuse, entre plusieurs civilisations pourtant interactives : l'idée que l'on surmontera un jour proche, par la parole transfrontalière et l'échange de savoirs, les effets collatéraux envahissants et chaotiques du drame civilisationnel généré par les impérialismes coloniaux – dont les terrorismes furent et demeurent un symptôme. C'est devant cette réalité intrusive que nous avons eu l'idée d'*Apulée*, « revue indépendante, née de la rencontre de quelques écrivains d'inclination nomade, afin de travailler d'un autre point de vue, en perspective décalée ».

— "Notre objectif est un engagement pour la liberté, toutes les libertés, que nous soyons d'Alger, d'Istanbul, de Montréal, Kinshasa ou Tunis"

Apulée compte un nombre impressionnant de contributeurs. Pourquoi vouloir ainsi multiplier les voix ? Avez-vous une ambition d'encyclopédiste ?

Ni anthologique ni encyclopédiste, car il nous faudrait alors un volume mensuel de cet acabit. *Apulée*, du nom de l'écrivain berbère de langue latine du II^e siècle qui inventa le roman, l'imaginaire du roman moderne, avec ses *Métamorphoses* plus communément appelées *L'Ane d'or*, est une revue annuelle et thématique portée par des romanciers et des poètes, grâce à la carte blanche de Zulma, un éditeur intrépide et innovant ouvert aux littératures du monde. Notre objectif est un engagement allègre pour la liberté, toutes les libertés, tous sur la même lancée, la même aspiration libertaire, que nous soyons d'Alger, d'Istanbul, de Montréal, Bruxelles, Kinshasa, Kigali ou Tunis, avec au cœur la passion d'écrire, d'enquêter, de transmettre, de traduire.

Comment trouvez-vous vos contributeurs ? Y a-t-il des lieux où vous rencontrer ?

Il existe véritablement une internationale des artistes et des poètes qui, partout dans le monde, se reconnaissent dans les valeurs de liberté et de démocratie, de défense inconditionnelle des droits humains. Ainsi, chaque année, nous nous retrouvons au Salon du livre d'Alger pour fêter Kateb Yacine, Arthur Rimbaud ou Mohammed Dib, Alger qui pourrait devenir la capitale culturelle de la Méditerranée. C'est dans cet esprit que nous œuvrons, avec les écrivains reconnus ou débutants – grâce à la revue, plusieurs ont trouvé un éditeur –, les dossiers et portfolios célébrant des voix essentielles comme Henri Meschonnic, la résistante et poète Madeleine Riffaud, Frantz Fanon, Jean Sénac ou Albert Camus, les dossiers sur la jeune poésie syrienne, les poètes yiddish, la belle inventivité de la littérature québéco-amérindienne...

Pourquoi circonscrire la revue à un espace géographique privilégié, en l'occurrence la Méditerranée et l'Afrique ?

Dans un climat général frileux, de repli égocentrique pour ne pas dire identitaire, de parisianisme un peu dédaigneux et chauvin, l'idée d'*Apulée* m'a semblé devoir combler un manque criant. Grâce à l'élan donné par le prix des Cinq Continents, attribué par l'Organisation internationale de la francophonie [qu'Hubert Haddad a reçu en 2008 pour *Palestine*, ndlr], ainsi qu'à mon compagnonnage avec les Etonnants Voyageurs, j'ai beaucoup voyagé au Maghreb et en Afrique subsaharienne, à Brazzaville, au Rwanda, au Sénégal, en Haïti, découvrant l'extraordinaire richesse des littératures francophones, avec en mémoire une enfance difficile : né à Tunis, dans le milieu le plus défavorisé qui soit, et plus tard partageant le sort des émigrés dans le sombre Paris de la guerre d'Algérie.

Surtout, j'ai rencontré des poètes, des écrivains, des traducteurs et des artistes, dont Yahia Belaskri, Ananda Devi et Jean-Marie Blas de Roblès, mais aussi François-Michel Durazzo, Eric Sarner, Catherine Pont-Humbert, qui ont les mêmes aspirations, la même volonté de rompre avec l'enfermement, l'élitisme absurde. On se souvient des revues *Fontaine* de Max-Pol Fouchet, *Forge* sous l'impulsion de Jean Sénac, ou encore de *Souffles*, à l'initiative d'Abdellatif Laâbi.

C'est dans l'esprit de pareilles aventures, en prenant en compte de manière centrale le Maghreb d'où nous venons, avec une ouverture entière sur l'Afrique, le Moyen-Orient et le monde, qu'*Apulée* aimerait donner le meilleur à lire, des inédits, des traductions, la jeune littérature poétique et romanesque, des remises à l'honneur d'auteurs géniaux (bientôt les Marocains Mohammed Khaïr-Eddine et Edmond Amran El Maleh), avec une réflexion haute, sans compromis ni facilités. Mettre en évidence, du moins l'espère-t-on, tout ce qu'il y a d'invention et de création, dans ces pays où la jeunesse et quantité d'esprits libres œuvrent à d'autres perspectives.

— “La revue traduit et interroge le monde d'un point de vue poétique”

“Traduire le monde”, le thème de ce numéro, pourrait être une définition de la poésie. Quelle place lui accordez-vous dans *Apulée* ?

Oui, traduire le monde, c'est donner vie aux lointains qui nous ressemblent. L'essentiel des littératures du monde nous est transmis par la traduction. Les grands humanismes de l'époque médiévale moyen-orientale comme des XVe et XVIe siècles occidentaux, naquirent et foisonnèrent par la traduction. Dans *Apulée*, le poème a part égale avec la fiction, côté nouvelle ou approche romanesque, la réflexion et l'enquête : des dizaines de poètes de langues diverses, souvent transcrites en regard de leur traduction, sont présents dans chaque numéro.

Le paradoxe inépuisablement fécond est qu'il n'y a rien de plus difficile à traduire qu'un poème et que par ce fait, nous sommes au cœur du sujet : ce qui sans fin échappe à toute transposition experte, comment le donner à lire et à entendre dans une ou plusieurs autres langues ? Voilà une question et cent réponses, avec les plus belles démonstrations au gré d'un sommaire riche en échos, croisements et tissages. Au fond, c'est bien d'un point de vue poétique, quels que soient le genre et la nature des textes, que la revue, depuis son premier numéro, traduit et interroge le monde. En témoigne dans cette dernière livraison en date un dossier sur Henri Meschonnic, riche d'un superbe inédit en forme de manifeste : *Le poème commence quand on ne peut plus parler*.

Quel sera le thème du prochain numéro ?

Le numéro suivant, à paraître en 2020, traitera des droits humains, par le poème et la fiction, la réflexion et l'enquête. Ne sont-ils pas à peu près tous bafoués, violés et outragés, aux quatre coins de la planète ? Aussi nous semble-t-il, sans trop vaticiner, que ce devrait être le débat capital, en tout cas prioritaire, en cette période de régression, de puérilisme généralisé et de démission exponentielle, mais aussi de folle et tellement lucide espérance.

Pour clore cet entretien avec votre œuvre, avez-vous un livre en préparation ?

Un roman à paraître fin août chez Zulma, intitulé *Un monstre et un chaos*, avec en épigraphe ces mots conjuratoires de Primo Levi : « *C'est arrivé, cela peut donc arriver de nouveau.* »

Mardi 14 mai 2019, à 19 h : rencontre autour de la revue *Apulée* à la galerie Schwab-Beaubourg
Présentation, lectures et musiques en présence de nombreux contributeurs et de Daniel Mizrahi, guitariste.
Galerie Schwab Beaubourg, 35, rue Quincampoix, Paris 4e.

Pour en savoir plus : *Apulée #4* : Traduire le monde.

[Livres](#)[Poésie](#)[Traduction](#)[Méditerranée](#)[Maghreb](#)[Afrique](#)[Moyen-Orient](#)[Francophonies](#)[Hubert Haddad](#)

Postez votre avis



REPÈRES

APULÉE N° 4 - Traduire le monde

Zulma, 416 pages, 28 €

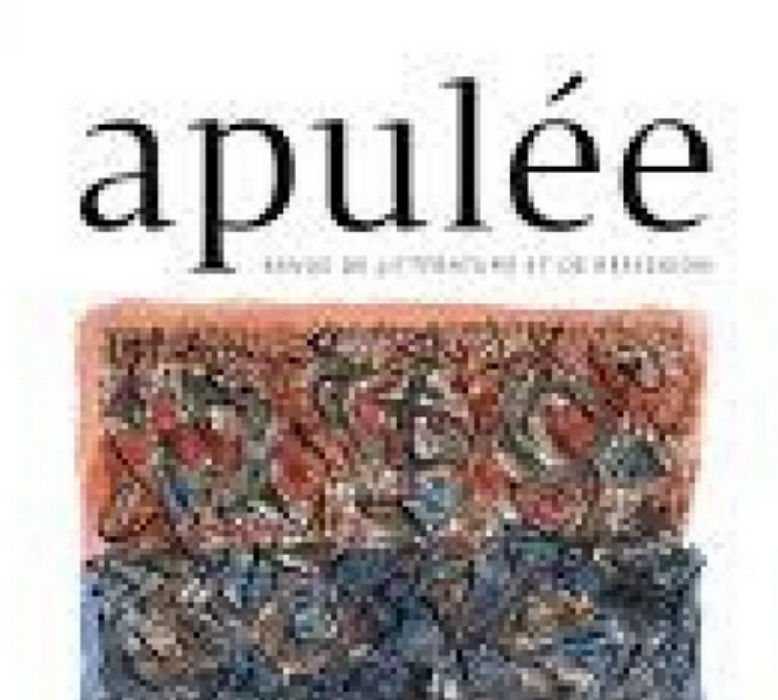
La Méditerranée demeure cet espace quasi circulaire qui relie les territoires qui l'entourent – même si, aujourd'hui, cruellement, elle les sépare plutôt. Homère l'appelait *plaine liquide* et les Turcs *Akdeniz*, c'est-à-dire mer blanche – comme si, page blanche, elle devait, indéfiniment, faire naître des récits. C'est à ces paroles, venues de là ou plus lointaines encore, que la revue *Apulée*, sous l'égide de ce narrateur sarcastique des métamorphoses humaines, offre son hospitalité. Le titre de ce quatrième numéro, *Traduire le monde*, confirme bien la mission de passeur (là encore tentons d'oublier les sinistres connotations contemporaines) que son rédacteur en chef, Hubert Haddad, revendique et pratique avec générosité. Ces centaines de pages recueillent en effet, associent, en une rhapsodie pleine d'échos, poèmes, nouvelles, essais qui, d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, nous transportent, nous déportent, nous déshabituent. Il serait sans doute malhabile de lire ce fort volume de la première à la dernière page sans discontinuer. Mieux vaut s'y égarer, à l'aventure... Un dossier consacré à Henri Meschonnic nous servira peut-être d'ouverture, présentant aussi bien sa théorie du rythme que la manière dont il l'applique au travail de la traduction (« *Traduire ce que les mots ne disent pas, mais ce qu'ils font* »). Nous pourrions poursuivre cette réflexion avec l'essai de Karl Krolow sur la difficulté de traduire la poésie contemporaine – puis les pages consacrées à ce traducteur-découvreur de la littérature hispanique que fut Claude Couffon. Nous serons surpris par un récit énigmatique et érudit d'Emmanuelle Collas faisant monologuer la cité d'Oxiana, dans l'Afghanistan lointain, qui vit vivre et mourir des civilisations plus ou moins éphémères. Nous pourrions admirer, visuellement parlant au moins, une page de Rimbaud traduite en amharique, langue de l'Éthiopie qu'il dut pratiquer. Et nombreux bien sûr sont les poètes que nous aurons l'occasion de lire, pour la première fois souvent – ainsi des sept poèmes de l'Israélien Avot Yeshurun, mots hébreux résonnant entre le shtetl et le désert...

Thierry Cecille

Mardi 11 juin 2019 - 21:34

PUBLICATION

Le numéro 4 de la revue "Apulée" consacré à la traduction



Cette revue annuelle publiée par les éditions Zulma fait la part belle à une pléthore de plumes de plusieurs continents.

Dirigée par Hubert Haddad, Apulée, du nom de cet écrivain berbère, né à M'daourouch (Est algérien), Apulée explore des territoires insoupçonnés de l'écriture et se laisse tenter avec une certaine gourmandise par le métissage des langues. "Ainsi pense-t-on et rêve-t-on diversement le français qui nous invente au gré des cinq continents", écrit Hubert Haddad.

Dans « Les traducteurs du silence », Jean-Claude Bologne estime que « la langue est censée mettre en mots le réel ». Puis il s'interroge : « Mais comment rendre compte de l'ineffable ? Le poète et le mystique (croyant ou athée) éprouvent la même impuissance à raconter ce qui ne peut passer par des mots, comme s'ils étaient contraints de converser dans une langue inconnue ».

Cécile Oumhani écrit dans « Ces langues où se tisse le monde » : « Nous voyons le jour déjà étroitement enroulés dans le chant d'une langue qui rassure, guide à l'intérieur du présent et transmet aussi le passé. Elle nous accompagne depuis l'indistincte nuit où notre être a commencé d'émerger. Est-ce pour cette raison qu'on la dit maternelle ? ».

Dans ce texte éclairant, l'auteure écrit plus loin : « Il existe des lieux où résonnent ensemble les langues du monde, dans leur multiplicité et avec toute la densité minérale que leur confère l'écriture. (...) Comme si le temps d'un instant, la poésie transcendait les différences, par la grâce de sa musicalité, mais aussi sans doute parce qu'elle était portée par la singularité des corps qui la disaient. La chaire de la voix, les gestes de ces poètes étaient empreints des traces plus ou moins perceptibles d'un vécu, d'une mémoire, d'un chemin. »

La revue a consacré un dossier sur l'Amérique du Nord dans laquelle se retrouve la plume de Benoît Virolle

Dans ce numéro, on trouvera des contributions de Joséphine Bacon, Yahia Belaskri, Abdelkader Djemaï, Jean-Marie Blas de Roblès, Jean-Claude Bologne, René de Ceccatty, Amin Khan, Hubert Haddad (évidemment), Jean Rouaud, Amina Saïd, Michel Le Bris...

Les amoureux de la poésie retrouveront même des poèmes traduits par Ben Mohamed et Ramdane Achab.

Ce quatrième numéro est d'une densité inouïe (416 belles pages) transportant le lecteur au travers des langues dans plusieurs univers poétiques.

K. G.-A.

Apulée, revue annuelle de littérature et de réflexion, éditée par les Editions Zulma. 416 pages. Prix : 28 euros.

Auteur: Kassia G.-A

Aux miroirs du monde

Langues. Pour sa 4^{ème} livraison, la revue *Apulée* fait face au cœur de son propre projet et se penche sur la traduction.



► *Apulée, Revue de littérature et de réflexion*, n°4 Collectif Zulma, 416 p., 360 DH

Ella Balaert est écrivaine et critique littéraire, auteure entre autres de *Mary pirate* (Zulma, 2001) et de *Fictions de rue* (en ligne sur ellabalaert.com, 2016).



“Plus une langue s’emploie à traduire, plus s’éploient ses capacités inventives”, rappelle à juste titre Hubert Haddad, dans son texte inaugural à ce 4^{ème} numéro de la revue *Apulée* dédié à la traduction, “la langue même à l’horizon vertical de Babel”. La revue méditerranéenne a reçu de quoi publier deux numéros, et la richesse des textes présentés est à l’image d’un thème aussi inépuisable que nécessaire, tant il est question ici de mémoires et de visions du monde plurielles, donc de liberté, “dans l’interdépendance et l’intrication vitale des cultures”. Hubert Haddad retrace l’histoire du traduire et des enjeux au fil des siècles : depuis l’opposition entre usage religieux sacralisant le mot et l’usage humaniste privilégiant la phrase jusqu’à la consécration du texte comme entité douée de sens et de rythme à l’époque moderne, en passant par les “belles infidèles” de l’époque classique et le goût pour la philosophie des romantiques.

Aventure existentielle

Au sommaire, quatre dossiers, sur les langues au Québec, sur Avot Yeshurun, poète israélien “étranger dans sa propre langue”, sur l’écrivain français Claude Couffon, pour qui la traduction est “un artisanat

d’art” nécessitant patience et recherche, et le théoricien français du langage, Henri Meschonnic, pour qui “le poème commence quand on ne peut plus parler”. La poésie est en effet très présente. “Pina Baush” du Belge Werner Lambersy est présenté en six colonnes, la version originale en français côtoyant celles en flamand, en coréen, en italien, en grec et en arabe. Patrick Reumaux s’interroge sur les nombreuses traductions des *Quatrains* d’Omar Khayam. On lit Mohammed Bennis, des haïkus, on retrouve Rimbaud à Harar, on croise Gilgamesh et Descartes. Il est question de langues éteintes, de langues des signes, de grandes ou petites langues, de langues refuge, de langues anciennes et de nouvelles traductions, ou de traductions corrigeant l’original.

Le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne rappelle que “le geste de la traduction, c’est cette expérience de la perte”, condition même de la traduction car “il y a toujours de l’opacité, qui, paradoxalement, n’est pas enfermement en soi, mais condition de la relation”. Cécile Oumhani évoque les langues qu’on a oubliées. Khalid Lyamlahy voit dans la traduction la “métaphore de l’amitié voyageuse”. Pour Gabrielle Althen, c’est un métissage de la pensée. Pour Marc Petit, c’est “choisir”. L’humour est aussi au rendez-vous : Jean-Marie Blas de Roblès fait l’inventaire des langues imaginaires qui peuplent les romans, voire ont été très sérieusement enseignées à l’université par d’authentiques imposteurs. Enfin, le poète luxembourgeois Jean Portante démontre que la traduction est “une baleine impatiente”. Passionnant. ■

Dans le texte. Légende d’un pays de brume

“Mille et une femmes ont autrefois tissé de leurs babils des fils fragiles et solides; elles ont filé des soies tendues de lèvres en lèvres, ces causeuses, femmes de tous pays, filles d’Arachné, cousines d’Ariane; de leurs bouches ombilicales entre bave et salive, entre dents et palais, nés dans l’entrechoc des consonnes et l’étreinte des voyelles, ont glissé hors d’elles de fins cordons couleur de la terre quand elle porte fruit et de la vague quand elle râle sous l’assaut du vent, de la braise quand elle couve et des hommes quand ils gémissent d’amour ou de douleur, et quand ils rêvent; et alors, de leurs paroles ainsi nouées, des mots des cris des sons des rires et des colères ainsi

tissés, un tapis est né, de mille et un carrés, de mille et une couleurs, bleu par-ci d’un orage encore inaperçu, rouge par-là de tous les sangs, jaune ailleurs, orange et vert des jeunesses caduques et de toutes les folies, un tapis s’est cousu, si vaste que les hommes s’en émeurent. Ils s’y allongèrent pour deviser : c’était doux, c’était joyeux et reposant. Alors les femmes coupèrent les fils et mêlèrent leurs langues à celles des hommes. Alors le tapis s’éleva, oh, pas très haut, mais très loin, tendu de branche en branche, et la nuit, dans les bois de mon pays de brume, on continue d’y danser, on continue d’y rêver, sur le tapis volant des mille et un baisers.”